

7
LE COURRIER
177. 1822.
DE NAPLES,

MELODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES,

PAR MM. BOIRIE, D'AUBIGNY ET POUJOL;

**Musique arrangée et composée par MM. ALEXANDRE et MARTY ;
Ballets de M. RENAUSY ; Décorations par M. ALAUX ;**

**REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, -A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU PANORAMA-DRAMATIQUE, LE 12 MARS 1822.**

~~~~~  
**Prix : 75 cent.**  
~~~~~



PARIS,

**CHEZ POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLÉ CHAPON.**

~~~~~  
**1822.**

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

|                                                                       |                                                                      |
|-----------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------|
| M. SORRETTO, grand bailli de la Calabre<br>Citérieure . . . . .       | M. Melchior.                                                         |
| (*) SANELZA, riche propriétaire de Régio .                            | M. A. Gauthier.                                                      |
| FERDINAND DE BELMONTÉ, futur de<br>Mademoiselle de Sorretto . . . . . | M. Francisque.                                                       |
| ALSERNO, }<br>RELCI, }<br>MONTREAL, }<br>} aventuriers. {             | . . . . . M. Monnet.<br>. . . . . M. Vautrin.<br>. . . . . M. Henry. |
| Mademoiselle PALMIRA DE SORRETTO .                                    | M <sup>lle</sup> Elise.                                              |
| Madame MANZANO, aubergiste à San-<br>Marco . . . . .                  | M <sup>me</sup> Belfort.                                             |
| GEORGETTA, sa nièce, . . . . .                                        | M <sup>me</sup> Mercier.                                             |
| FÉLICARD, bijoutier. . . . .                                          | M. Théodore.                                                         |
| Un Greffier . . . . .                                                 |                                                                      |
| Un chef de sbires. . . . .                                            | M. Alexis.                                                           |
| Convives des deux sexes.<br>Paysans, Paysannes Calabrois.<br>Sbires.  |                                                                      |

*La scène se passe, au premier acte, au village de San-Marco.  
Le deuxième et le troisième acte à Cozenza, capitale de la  
Calabre Citérieure.*

(\*) Sanelza et Alserno portent un costume absolument semblable. On doit s'attacher à ce que les acteurs chargés de ces deux rôles puissent avoir dans leurs traits assez de ressemblance pour faire quelque illusion au théâtre.

## AVERTISSEMENT.

*Nous n'avons pas cru devoir faire une préface à cet ouvrage ; nous rapporterons seulement l'article de la Gazette de France qui nous a fourni le sujet de la pièce que nous présentons au Public.*

Au mois de floréal an 4, six individus formèrent à Paris le projet d'assassiner le courrier de la malle sur la route de Lyon, pour le voler. Ces misérables se nommaient Vidal, Couriol, Rossi, Durochat, Dubosc et Bernard ; ce dernier fut chargé seulement de procurer quatre chevaux de selle pour l'exécution.

Le 8 floréal, Durochat retint une place pour Lyon, sous un faux nom, et partit dans la voiture de la malle, où il s'assit à côté du courrier.

Le même jour, Vidal, Couriol, Rossi et Dubosc, montèrent les chevaux fournis par Bernard, sortirent de Paris par la barrière de Charenton, et allèrent dîner à Montgeron, à l'auberge des diligences. Après dîner, ils poursuivirent leur route vers Melun. Ils s'arrêtèrent à Lieursain ; un d'eux y fit ferrer son cheval ; un autre, Dubosc, y fit raccommoder ses éperons, dont les chaînons s'étaient brisés. Ils s'éloignèrent ensuite et allèrent attendre le courrier dans un bas-fonds, près d'un petit bois bordant la route, au lieu dit *entre les deux auberges*.

Au milieu de la nuit, le malheureux courrier arriva sur le lieu de l'assassinat. Deux scélérats se précipitent sur le postillon et l'égorgeant. Au même instant Durochat poignarde le courrier à côté de lui. On abandonne les deux cadavres, on dévalise la malle on se partage le fruit du crime, et Durochat, détachant un des chevaux de la voiture, le monte et prend, avec ses complices, la route Paris, où ils rentrent tous cinq au point du jour.

La justice se mit aussitôt sur les traces des auteurs de cet épouvantable assassinat. On trouva le cheval de poste abandonné près de la place Royale ; on ne tarda pas à découvrir que le nommé Bernard avait fourni les chevaux ; on l'arrêta, ainsi que Couriol : les quatre autres complices s'enfuirent ou se cachèrent.

Les quatre assassins avaient été vus par un grand nombre de personnes à Montgeron, où ils avaient dîné, où ils avaient joué au billard, et à Lieursain, où ils s'étaient arrêtés, ainsi que nous

Pavons rapporté. Une enquête fut ordonnée sur-le-champ, et M. Daubanton, magistrat chargé de l'instruction du procès, fit venir à Paris tous les témoins qui pouvaient donner des renseignements dans cette affaire.

Joseph Lesurques, né à Douai, d'une bonne et honnête famille, marié depuis peu d'années, et jouissant de 10,000 liv. de rente, venait d'arriver à Paris, où il avait formé le projet de se livrer à l'éducation de ses enfans. Le même jour, jour fatal où M. Daubanton recueillait au bureau central les dépositions des témoins venus de Montgeron et de Lieursaint, Lesurques rencontra dans la rue un homme de sa connaissance, et son compatriote, nommé Gueno, qui allait chez M. Daubanton pour une affaire qui le concernait. Il proposa à Lesurque de l'accompagner, dans le projet de passer ensuite une partie de la journée ensemble. Lesurque le suivit; il ne se doutait pas que le seuil qu'il allait franchir était pour lui le seuil de l'éternité.

Arrivé dans la pièce qui précédait celle du magistrat, Gueno et Lesurque se trouvèrent au milieu des personnes appelées pour témoigner dans l'affaire de Lieursain. Un instant après, M. Daubanton fut averti que deux femmes de Montgeron désiraient vivement lui parler; il les fit venir, et elles lui déclarèrent qu'elles venaient de reconnaître, dans la chambre voisine, deux des assassins du courrier. M. Daubanton répugna d'abord à croire que deux meurtriers eussent eu l'audace de venir le braver dans le sanctuaire même de la justice, et au moment où il informait contre eux; mais les dépositions de ces deux femmes étaient si précises, elles y persistèrent avec tant d'opiniâtreté, et leur conviction parut tellement forte, que le magistrat se vit forcé de faire arrêter Lesurques et Gueno.

Mis en jugement, le dernier n'eut pas de peine à démontrer la méprise en prouvant un *alibi*. Lesurques fut plus malheureux : des circonstances marquées au coin d'une fatalité inconcevable se réunirent contre lui. Pour prouver son alibi, il invoquait le témoignage d'un marchand chez lequel il avait fait des emplettes dans la soirée même de l'assassinat. Le marchand attestait de toutes ses forces la vérité du fait. On lui ordonna d'apporter les registres; et il se trouva que la date du jour avait été surchargée. D'un autre côté, les femmes de Lieursaint persistaient à reconnaître l'accusé; et l'une

d'elles lui disait : « C'est moi qui ai raccommodé vos éperons dont les chaînons s'étaient brisés.

Une fatale illusion abusait ces témoins. Lesurques ressemblait en effet à Dubosc au point de s'y méprendre. Lesurques était blond et Dubosc, à peine échappé de Bicêtre à l'époque de l'assassinat, avait pris pour se déguiser une perruque blonde.

Lesurques, Couriol et Bernard furent condamnés à mort le même jour. A peine l'arrêt eut-il été prononcé, que Couriol, se voyant perdu sans ressource, déclara toutes les circonstances du crime. « Lesurques est innocent, disait-il ; je ne l'ai jamais connu. Mes complices sont, Vidal, Rossi, Durochat et Dubosc, dont la ressemblance avec Lesurques a trompé les témoins.

La déclaration de Couriol était détaillée ; elle s'accordait en tout point avec les circonstances déjà vérifiées dans l'instruction ; elle signalait à la justice tous les coupables ; et elle a servi à les faire condamner tous dans la suite.

Cette déclaration de Couriol, qui s'avouait bien jugé et implorait un sursis en faveur de Lesurques, porta une affreuse lumière dans l'esprit des magistrats. On s'empressa de demander ce sursis au directoire ; qui, effrayé du malheur irréparable de voir périr un innocent, eut recours au corps-législatif : la cour de cassation n'ayant trouvé dans l'arrêt aucun vice de forme, toutes les ressources légales étaient épuisées. Le message du directoire aux cinq cents était pressant. « *Lesurques, y était-il dit, doit-il périr sur l'échafaud parce qu'il ressemble à un coupable ?* »

Le corps-législatif passa à l'ordre du jour, vu que tout était consommé en législation, et qu'un cas particulier ne pouvait motiver une infraction aux formes antérieurement décrétées.

L'infortuné Lesurques supporta son sort avec noblesse et résignation, « Ma bonne amie, écrit-il à sa femme le jour de sa mort, » on ne saurait fuir sa destinée ; je devais être assassiné juridiquement... J'aurai du moins subi mon sort avec un courage digne d'un homme tel que moi... Je t'envoie mes cheveux. Lorsque tes enfans seront grands, tu les leur partageras ; c'est le seul héritage que je leur laisse. » Dans une lettre d'adieu à ses amis, il se borne à ce regret : « La vérité n'a pu se faire entendre, je vais périr victime d'une erreur.

Après sa condamnation, Lesurques publia par la voie des journaux, une lettre adressée à ce Dubosc, dont le nom venait d'être

révélé par Courriol. « Vous au lieu duquel je vais mourir, consentez-vous du sacrifice de ma vie. Si jamais vous êtes traduit en justice, souvenez-vous de mes trois enfans couverts d'opprobre, de leur mère au désespoir, et ne prolongez pas tant d'infortunes causées par la plus funeste ressemblance. »

Il déclara qu'il pardonnait à ses juges et aux témoins qui l'avaient fait condamner ; il voulut aller au supplice avec des vêtemens blancs, et il garda l'attitude calme de l'innocence pendant tout le trajet. Courriol, assis à côté de lui dans la fatale charrette, ne cessait de crier : *Je suis coupable et Lesurques est innocent.*

Depuis cette catastrophe, la déclaration de Courriol a été confirmée dans toutes ses parties de la manière la plus positive. Durochat arrêté, a proclamé l'innocence de Lesurques, et a signalé tous les véritables complices. Rossi, découvert en Espagne et traduit à Paris, a déclaré, dans son testament de mort, que Lesurques avait été pris pour Dubosc. Enfin Dubosc est tombé lui-même dans les mains de la justice. On a fait venir devant lui les témoins qui avaient fait condamner Lesurques ; et ces témoins, se frappant la poitrine, ont déclaré qu'ils s'étaient trompés à l'égard de Lesurques, et que celui-ci, Dubosc, était bien l'homme aux éperons qu'ils avaient vu au nombre des assassins, dans la fatale soirée.

Ces assassins étaient au nombre de six, y compris Bernard, qui avait seulement procuré les chevaux. Il y a eu sept personnes de suppliciées, l'une d'elle était innocente, c'était Lesurques.

Cette horrible aventure a retenti dans toute la France ; les journaux, les recueils périodiques consacrés à la jurisprudence en ont publié les tristes détails. M. Daubanton, ce magistrat qui fit arrêter Lesurques, a adressé, depuis la découverte de sa fatale erreur, les mémoires les plus touchans et les mieux raisonnés à tous les chefs de la magistrature ; et il a fait imprimer et publier à ses frais ces mémoires.

A défaut de réhabilitation juridique, l'opinion générale a proclamé l'innocence du condamné peu après son supplice ; pendant ce temps, on confisquait tous ses biens ; la femme de Lesurques, dont la raison s'était aliénée depuis ce malheur effroyable, et ses trois enfans étaient voués à la misère. Le gouvernement impérial faisait comprendre les propriétés de Lesurques dans la dotation d'une sénatorerie, et le sénateur refusait de les accepter, ne voulant pas, disait-il, moissonner dans le champ ravi aux héritiers d'un innocent.

Après vingt-quatre ans, la famille Lesurques réclame encore : sous le gouvernement paternel qui nous a été rendu, sa plainte sera sans doute accueillie ; elle a présenté aux deux chambres une nouvelle pétition, qui est appuyée par les membres de la députation du Nord, et qui sera accompagnée des vœux de tous les cœurs sensibles. M. Salgues, homme de lettres bien connu, dont le zèle et l'humanité égalent le talent, s'est chargé d'être l'interprète de l'innocence en proie au malheur.

## COURRIER DE NAPLES,

MELODRAME HISTORIQUE.

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente l'intérieur d'une cour d'auberge. Au fond la porte charretière donnant sur la route de Naples. A droite le bâtiment de l'auberge. A gauche un petit pavillon avec un escalier en dehors. On lit sur la porte de l'auberge. » Au Grand St. Janvier, Manzano Aubergiste.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. MANZANO, ALSERNO, RELCI.

mad. MANZANO, paraissant et s'adressant à Alserno et à Relci qui la suivent.

Soyez, tranquilles, messieurs; on aura le plus grand soin de vos chevaux.

ALSERNO.

Ils sont un peu fatigués... nous avons encore quelques lieues à faire, et nous voudrions nous remettre en route dans deux heures.

mad. MANZANO.

Je vous le répète, messieurs, n'ayez aucune crainte. (*appellant.*) Georgetta, Georgetta! Dieu merci pour les pauvres bêtes, vos chevaux sont dans une auberge où l'on n'épargne ni le foin ni l'avoine. (*appelant encore.*) Georgetta! Georgetta! c'est que voyez-vous, là dessus je suis d'un scrupule... dans tout San-Marco et dans toute la Calabre, notre auberge est connue pour cela.

RELCI.

Zé croyais qu'elle allait nous dire toute l'Italie et même le monde entier.

## SCÈNE II.

Les Précédents, GEORGETTA.

mad. MANZANO, à Georgetta qui arrive.

Arrivez donc, Georgetta... il y a une heure que je vous appelle, à quoi vous amusez-vous?

GEORGETTA.

Dame, ma tante, j'étais en train de faire un petit bout de toilette... Cinq heures vont sonner, et je ne veux pas faire attendre M. Ferdinand de Belmonté, le futur de ma marraine qui m'emmène à sa noce.

MAD. MANZANO.

Dieu merci, voilà une noce qui te trouble assez la cervelle. Alons, conduis ces messieurs au N<sup>o</sup>. 6.

GEORGETTA.

Au n<sup>o</sup> 6, une fort jolie chambre, le papier vient d'être remis à neuf. Elle est au premier et donne sur la place. Comme c'est aujourd'hui le dernier jour de la foire, l'affluence est considérable... vous ne manquerez pas d'objets de distraction.

RELCI, *bas à Alserno.*

Sancta Madona, il faut pas faire remarquer nous.

ALSERNO, *bas à Relci.*

Certainement. (*haut.*) nous vous remercions, madame, mais mon ami et moi, nous avons quelques comptes à régler, et nous voudrions être tranquilles et à l'abri des importuns.

GEORGETTA.

En ce cas, ma tante, il n'y a qu'à donner à ces messieurs la chambre du pavillon... Là, ils n'entendront pas le moindre bruit.

MAD. MANZANO.

Ces messieurs dîneront sans doute à table d'hôte ? elle est très bien servie, et on ne peut pas mieux composée... Les voyageurs des carioles volantes des monts Appenins, deux commis des aides et Gabelles, le garde de la forêt des oliviers, et le chef des Sbires de la brigade de San-Marco.

RELCI, *bas à Alserno.*

Entends-tu ? Le chef des Sbires de la brigade de San-Marco.

ALSERNO.

Tais-toi... (*haut.*) Nous avons déjeuné fort tard... la route et la chaleur nous ont seulement altérés... Faites-nous donner quelques bouteilles de bon vin.

MAD. MANZANO.

Georgetta va vous servir... du vin de Calabre. (*bas.*) à une piastre, que tu prendras derrière la porte.

GEORGETTA.

Dans le tas du petit vin de village, n'est-ce pas, ma tante ?

ALSERNO.

Veillez aussi, madame, nous faire apporter tout ce qu'il faut pour écrire.

MAD. MANZANO.

Oui, monsieur. (*à Georgetta.*) Eh bien ! que fais tu là ? va chercher la clef du pavillon... Tu es aujourd'hui d'une nonchalance... d'une distraction... je ne voudrais pas que tu eusses tous les jours une marraine qui se mariât.

*Georgetta sort.*



## SCÈNE III.

RELICI, ALSERNO, Mad. MANZANO.

ALSERNO.

Madame, est ce dans cette auberge que relaye le courrier de Naples à Regio.

Mad. MANZANO.

Non, monsieur, la poste est en face. De la fenêtre du pavillon, vous pourrez voir arriver le courrier.

ALSERNO.

Et à quelle heure passe-t-il ordinairement à San-Marco.

Mad. MANZANO.

Vers les huit heures . . . Il ne s'arrête que quelques minutes. Ces messieurs n'ont plus rien à m'ordonner?

RELICI.

Zé récommande encore à vous les pauvres cévaux . . . né ména-zes pas la dépense.

Mad. MANZANO.

La recommandation était inutile, sortis d'ici je vous les garantis encore pour dix bonnes lieues.

*Elle sort.*

## SCÈNE IV.

Les Mêmes, excepté Mad. MANZANO.

RELICI.

Qué lé ciel pousse entendre elle . . . Il faudra bien qué les cévaux ils fassent les dix lieues.

ALSERNO.

Dussent-ils crever après . . .

RELICI.

Sta bavarde d'ouberziste avec sa sambre sur la rue, sa table d'hôte et son chef des sbires de la brigade de San-Marco, elle m'a fait ouna frayour . . .

ALSERNO.

Tu as montré une pusillanimité impardonnable. Le coup n'est pas encore fait et à ton teint blême, à ta figure renversée, un sbire un peu connaisseur te mettrait déjà la main sur le collet.

RELICI.

Perqué nous allons zouer ou si gros zeu . . . et pouis, z'ai oun mauvais pressentiment . . .

ALSERNO.

Des pressentimens... c'est bon pour les sots, mais les gens d'esprit comme nous calculent et agissent de sang-froid. Jamais affaire ne fut plus belle, ni plus facile... Enfin beaucoup à gagner et peu de danger à courir.

RELCI.

C'est moun coup d'essai dans cé zenre... et zé souis à me repentir.

ALSERNO.

D'avoir tes poches remplies d'or, quand tu ne possédais pas une piastre. Je te le répète, tout a été prévu, calculé de manière à ce que la réussite soit infaillible... Vois encore toi-même. Il y a quatre jours, c'était le 16, un heureux hasard me fait connaître que le 20, c'est aujourd'hui, le courrier de Naples à Reggio sera chargé d'une somme de 120 mille livres en or. L'idée de me rendre maître de cette somme enflamme mon imagination et mon plan est bientôt fait. Mais j'ai besoin de deux associés, le premier est bientôt trouvé; c'est Montréal, homme d'un courage et d'une prudence à toute épreuve et que tu connais fort bien puisque vous avez travaillé ensemble.

RELCI.

-Oui, mais à des bagatelles.

ALSERNO.

Montréal goûta fort mon projet et te désigna pour le troisième associé; nous nous mîmes à ta recherche et bientôt nous te découvriâmes dans une maison de jeu.

RELCI.

Perqué c'est touzours là qué oun commence lé métier qué nous fesons.

ALSERNO.

Comme lui, tu trouvas mon plan bien tracé et d'une exécution facile. En effet, rien de plus simple, Montréal va trouver le courrier et s'arrange pour la seule place qu'il lui soit permis de disposer près de lui. Quand à nous, montés sur deux bons chevaux, nous nous rendons à San-Marco et nous y attendons l'arrivée du courrier; pendant qu'il relaye nous allons nous embusquer dans la forêt, auprès de la grande sablonnière, au bas des montagnes qui couronnent la Calabre et la ville de Cozenza. Vers les neuf heures, la voiture se fait entendre; il fait nuit close: toi, tu te précipites sur les chevaux, pendant que je me débarrasse du postillon, et lorsque le courrier, comptant sur l'appui du voyageur qu'il a près de lui, veut se mettre en défense, Montréal le poigne à l'instant même. Nous nous emparons de l'or que renferme la voiture, et dételant un des chevaux, nous fuyons tous les trois vers Naples. Nous rentrons dans la ville avant le lever de l'aurore, et grâce à ces précautions et à la rapidité de notre course, demain nous nous trouvons à l'abri de toute poursuite.

RELCI.

Nous voici à San-Marco... Montréal et le courrier seront ici dans deux heures.

ALSERNO.

Et dans trois, chacun de nous aura 10 mille piastres, car le partage s'effectuera de suite. Il faut prévoir les événements. Silence, voici la petite servante.

## SCÈNE V.

Les Précédens, GEORGETTA.

GEORGETTA, *portant quelques bouteilles de vin.*

Voici la clef du pavillon, messieurs ; mais je vous en prie, ouvrez vous-même. La porte est si mal aisée... cela n'est pas étonnant, cette chambre sert si rarement.

RELCI, *prenant la clef.*

Donnez, petite. . . zé m'en charge.

GEORGETTA, *à Alserno.*

Monsieur, sans être trop curieuse, pourrais-je savoir si vous venez de Naples.

ALSERNO.

Pourquoi cette question ?

GEORGETTA.

C'est dans le cas où vous en arriveriez, je vous aurais prié de me dire si vous n'auriez pas rencontré sur la route une chaise de poste.

ALSERNO.

L'arrivée de cette voiture et donc bien importante pour vous ?

GEORGETTA.

Pardi, je le crois bien... Elle amène monsieur Ferdinand de Belmonté, futur de ma marraine, mademoiselle Palmira de Sorretto. Leur contrat de mariage se signe ce soir et la noce se fait après-demain. Ma marraine, qui m'aime beaucoup, a voulu m'avoir près d'elle, elle m'a demandé pour quelques jours à ma tante, et il a été convenu que monsieur Ferdinand, qui a été à Naples pour faire les emplettes de mariage, me prendrait aujourd'hui en passant et m'emmènerait avec lui. Ma tante a été un peu contrariée, mais elle n'a pu faire autrement que de consentir à ce que voulait ma marraine, parce qu'il n'y a rien à refuser à la nièce d'un grand bailli, et d'un bailli qui a tout pouvoir à la cour de Naples et surtout dans la province de la Calabre.

*Relci, qui est au haut de l'escalier et qui a entendu les derniers mots de Georgetta, s'arrête et écoute.*

ALSERNO.

Comment, un grand bailli en Calabre.

GEORGETTA.

Oui vraiment, et depuis qu'un grand nombre d'aventuriers se sont retirés dans les Appennins et désolent la route de San-Marco à Cozenza, M. de Sorretto a été nommé grand bailli et on a établi un tribunal qui dans les vingt quatre heures juge et fait exécuter tous les malfaiteurs et les assassins; qui sont amenés devant lui. Aussi depuis quelque tems les voleurs ne languissent pas, aussitôt pris, aussitôt pendus.

RELCI, *à part.*

Sancta Madona... aussitôt pris, aussitôt pendus.

GEORGETTA, *qui a entendu.*

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

ALSERNO.

Et maintenant, la route est-elle sûre ?

GEORGETTA.

Ah! depuis le beau temps, il n'est rien arrivé, on traverse sans aucune crainte la forêt des Oliviers qui se prolonge au bas des montagnes; aussi a-t-on bien diminué le nombre de Sbires, et ceux qui sont restés ont encore du bon temps.

ALSERNO.

Je suis sûr qu'ils aiment mieux en conter aux jolies filles de San-Marco, que de battre la grande route.

GEORGETTA.

Vous l'avez dit : le chef de la brigade d'ici me fait la cour, mais il perd son temps, j'ai un autre amoureux, et une fois ma marraine mariée, je la prierai de me marier aussi. (*On entend plusieurs coups de fouets.*) Ah! mon dieu, j'entends le bruit d'une voiture, je reconnais les coups de fouet du postillon et vite que je me dépêche de porter...

*Elle se dispose à monter au pavillon.*

ALSERNO, *l'arrêtant.*

Ce n'est pas la peine... je vais moi-même.

GEORGETTA.

Comment, Monsieur, vous seriez assez bon... c'est que je brûle de voir M. Ferdinand.

ALSERNO.

Allez, ma petite... si nous avons besoin de vous, nous sonnerons.

GEORGETTA, *en s'en allant.*

Oui, monsieur; la sonnette est derrière la porte, à droite.

## SCENE VI.

ALSERNO, RELCI.

RELCI, *descendant le petit escalier.*

Je n'ai pas ouna goutte de sang dans les veines; dis donc, Alserno,

un tribunal extraordinaire... un grand bailli... comme si ce n'était pas assez des podestats ordinaires.

ALSERNO.

Cela ne badine pas... je l'avoue, je n'aime pas ces sortes de tribunaux, la justice y va si vite qu'on n'a pas le tems de s'y reconnaître... heureusement, les derniers renseignements sont plus rassurans.

RELCI.

Tu crois?

ALSERNO.

Tu l'as entendu comme moi, le pays est dans une sécurité parfaite. Les sbires ne paraissent pas faire un service très-actif; ainsi mettons notre entreprise à fin, mais tenons-nous sur nos gardes, évitons tous les regards et attendons en silence l'arrivée de la voiture.

RELCI.

Ma perqué attendre le courrier et né pas dé souite aller en embuscade.

ALSERNO.

Imbécille, nous sommes partis de Naples un jour avant Montréal. Sa place, il est vrai, était retenue, mais un événement malheureux ne peut-il l'avoir empêché de se mettre en route? Que deviendrions nous si au lieu d'être secondés par ce voyageur nous trouvions en lui un nouvel adversaire qui réunissant ses efforts à ceux du courrier... et si Montréal avait été arrêté, forcé même d'avouer notre plan... alors nous trouver au lieu du rendez-vous, avant d'être sûrs qu'il est bien le voyageur de la malle aurait pour nous le résultat le plus funeste.

RELCI.

Bien imaginé.

ALSERNO.

Le courrier est habituellement rendu ici vers huit heures; quelques minutes avant son arrivée, nous faisons seller nos chevaux et aussitôt que nous sommes assurés que Montréal l'accompagne, nous nous nous esquivons sans bruit et nous nous rendons en toute hâte à notre poste, là, je te le recommande, n'emploie les armes à feu qu'à la dernière extrémité.

RELCI.

Sois tranquille.

ALSERNO.

On vient, c'est sans doute le voyageur qu'attend la jeune servante, enfermons-nous dans le pavillon et tenons-nous toujours aux aguets.

*Ils rentrent.*

## SCÈNE VII.

FERDINAND, suivi de GEORGETTA, *qui tient un grand carton.*

GEORGETTA.

Ah! mon dieu, Monsieur Ferdinand, que je suis aise de vous voir. J'étais d'une impatience... Aussi, crainte de vous faire attendre, voilà trois heures que j'ai fait mon paquet.

FERDINAND.

Il ne fallait pas tant te presser. Nous ne partirons pas de suite. Nous prendrons quelques momens de repos.

GEORGETTA, *montrant le carton.*

Monsieur Ferdinand, est-ce dans ce carton qu'est la corbeille de mariage?

FERDINAND.

Oui, Georgetta; la corbeille de mariage.

GEORGETTA.

Et puis dans la corbeille, un tas de beaux ajustemens, un bel écrin, de belles épingles montées en diamans.

FERDINAND, *troublé.*

Un écrin...

GEORGETTA.

Oui, l'écrin dont vous avez parlé devant moi à ma marraine. Ce n'est pas l'embarras, vous n'aviez pas besoin de ça pour faire votre cour; car si vous aimez mademoiselle Palmira, elle vous rend bien la pareille. Maintenant je puis vous le dire, puisque ce soir vous allez parapher votre mariage.

FERDINAND, *à part.*

Mon mariage... s'accomplira-t-il? (*Haut*) Georgetta, fais-moi le plaisir de porter ce carton dans ta chambre, et veille à ce que personne n'y touche.

GEORGETTA.

Oui, monsieur Ferdinand. (*à part, en s'en allant*) Ah! mon dieu, qu'il a l'air triste. On dit comme ça que le mariage rend chagrin, mais je croyais que c'était après et jamais avant.

## SCÈNE VIII.

FERDINAND, *seul.*

Les questions de Georgetta me faisaient un mal! plus j'approche de Cozenza, et plus je sens le désespoir s'emparer de mon âme. Ce malheureux écrin, comment... Non, tout est perdu. Je ne pourrai supporter les regards de monsieur Sorretto; la bonne

Palmira me pardonnera ; mais son oncle sera inflexible... Une faiblesse coupable, un moment d'égarément vont détruire tout le bonheur de ma vie.

*Il s'appuie contre un arbre qui est placé dans la cour de l'auberge, la main sur son visage.*

## SCENE IX.

FERDINAND, SANELZA.

SANELZA, à la cantonnade.

Eh ! garçon... la fille... monsieur l'hôte... (*paraissant*) Garçon ! la fille, personne ne vient. Il faut moi même les aller trouver. (*En traversant la cour pour entrer dans l'auberge il voit Ferdinand.*) Que vois-je ?... Est-ce bien lui ! mon ami Ferdinand de Belmonté.

FERDINAND, se levant précipitamment, et reconnaissant Sanelza.

Mon cher Sanelza, mon ami d'enfance, mon camarade de collège ?...

SANELZA.

Moi même, mon cher Ferdinand. (*Ils s'embrassent.*) Quel plaisir de se retrouver après dix années d'absence... Te rappelles tu du jour où je te fis mes adieux ? je retournais dans ma famille, tu m'accompagnas jusqu'à la voiture, et nous dejeûnâmes avant de nous séparer. Ce moment n'est jamais sorti de ma mémoire.

FERDINAND.

Nous nous étions bien promis de nous revoir, mais les évènements en ont autrement ordonné.

SANELZA.

Depuis ma sortie du collège je n'avais pas quitté ma famille. Je suis à mon premier voyage à Naples, tu vois en moi, mon cher Ferdinand, l'homme le plus heureux... A peine de retour dans la maison paternelle, je devins amoureux de ma cousine. Nous étions bien jeunes l'un et l'autre. On nous maria cependant, en dépit du proverbe, qui dit que trop tôt se mettre en ménage c'est se préparer des peines. Dieu merci nous avons fait mentir le proverbe. Ma femme est charmante et m'aime beaucoup ; moi je l'adore ; j'ai deux enfants qui font mon espoir, c'est pour eux que je suis venu à Naples. j'ai conservé le plus tendre souvenir du Collège et je veux que mes fils y soient élevés. J'ai une honnête aisance, je jouis de quatre mille piastres de rente. J'ai, chose assez rare, de bons parents et d'excellens voisins. Enfin, je te répète, je suis l'enfant gâté de la fortune : depuis que nous nous sommes vus je n'ai pas éprouvé le plus petit chagrin, et ma foi, avec ma philosophie, ma gaité, je

défie le malheur de m'atteindre. Et toi, mon cher Ferdinand voyous, qu'as-tu fait... qu'es-tu devenu?

FERDINAND.

Je suis resté à Naples où j'ai eu différents emplois. Enfin je suis entré dans l'administration des ponts, routes et forêts, et depuis deux ans j'occupe à la résidence de Cozenza, un emploi honorable et assez lucratif.

SANELZA.

Tu me fais plaisir : il aurait manqué quelque chose à ma félicité si la fortune ne t'avait pas bien traité ; mais cela ne pouvait être autrement : tu es mon ami, et tu devais avoir part à mon bonheur. Es-tu marié ?

FERDINAND, *soupirant.*

Je dois ce soir signer mon contrat de mariage avec mademoiselle Palmira de Soretto, la nièce du grand Bailli de cette province.

SANELZA.

Ah ! mon dieu ! comme tu me dis cela ; est-ce que tu n'aimerais pas la jeune personne.

FERDINAND.

Si tu connaissais Palmira tu verrais qu'il est impossible de ne point l'adorer.

SANELZA.

J'entends... Elle n'a pas pour toi...

FERDINAND.

Je suis sûr de son cœur... quant à la fortune cette union surpasse toutes mes espérances.

SANELZA.

Epouser une jeune et jolle femme dont on est aimé, et qui a de la fortune, voilà de grands sujets de tristesse, et je ne sais pourquoi tu racontais tout cela avec un air et un ton qui me faisaient trembler.

FERDINAND.

Ah ! mon cher Sanelza, si tu connaissais ma cruelle position.

SANELZA.

Je t'en conjure, explique toi... Ouvre ton cœur à ton meilleur ami.

FERDINAND, *à part et regardant Sanelza.*

Grand dieu ! cette rencontre inattendue... après dix ans d'absence le ciel... l'aurait-il envoyé pour me sauver ? (*vivement*) Mon ami, tu vas tout apprendre... il m'en coûte, car je suis bien coupable. Puisse cet aveu ne pas me faire perdre ton amitié. Tu sais que je suis né de parens honnêtes, mais peu fortunés... ma place est tout ce que je possède... Lorsque mon mariage fut arrêté, je témoignais un jour le chagrin de ne pouvoir offrir à la belle Palmira ces parures et ces bijoux qui flattent la vanité de toutes les femmes. Son oncle m'écoutait ; le soir il m'e fit entrer dans son cabinet, et ce digne homme, tirant de son secrétaire plusieurs rouleaux d'or, Mon cher Ferdinand, me dit-il, je sais le plaisir qu'on



a de parer celle qu'on aime, acceptez ces trois mille piastres, et achetez pour ma nièce la parure que vous jugerez convenable. Je ne vous impose qu'une seule obligation, c'est de me garder le secret, je l'exige impérieusement.

SANELZA.

Voilà un brave et digne homme.

FERDINAND.

Juge avec quels transports je remerciai le bon M. Sorretto... Ivre de joie je cours le lendemain à Naples et je commande un écrin sur lequel je donne un à compte de mille piastres. Avant hier... jour fatal, je retourne à Naples, je cours chez le bijoutier retirer mon écrin, et pour lui compléter son paiement. Cet homme était sorti. Je vais au théâtre St.-Charles et j'y trouve, pour mon malheur, un ancien camarade; tu l'as connu... Boccari?

SANELZA.

Oui, c'était déjà au collège un assez mauvais sujet.

FERDINAND.

Boccari m'entraîne dans une de ces brillantes maisons ouvertes au plaisir et à la cupidité... On jouait gros jeu... Mon ami, qui gagnait, me persuada d'être de moitié dans son jeu. J'hésite d'abord et finis par accepter... La chance tourne et je perds mille piastres. Ma tête s'égaré... Je joue moi-même et bientôt ce qui me restait des deux milles piastres a disparu.

SANELZA, à part.

Ferdinand un joueur!...

FERDINAND.

Hier, je suis retourné chez le bijoutier... Tout ce que j'ai pu obtenir de lui c'est qu'il enverrait l'écrin à M. Félicard son correspondant à Cozenza, afin que je pusse le retirer dans le cas où je me serais procuré la somme nécessaire... J'ai fait quelques démarches, elles ont été jusqu'ici infructueuses, et si le ciel n'a pitié de moi, tout bonheur est évanoui.

SANELZA, à lui-même.

Non, non, point de pitié... Un joueur en mérite-t-il? (*haut*) mon cher Ferdinand, j'aurais désiré pouvoir te tirer d'embarras... certainement... ce serait avec bien du plaisir... mais... (*hésitant*) je n'ai pas sur moi... tu dois bien te douter qu'en voyage ordinairement on n'emporte pas... et puis quand on est père de famille.

FERDINAND.

Mon ami, je te remercie de ta bonne volonté... je te l'avoue franchement, ton arrivée m'avait fait naître une lueur d'espérance, il me semblait que c'était le ciel qui t'envoyait à mon secours... mon ami, mon cher Sanelza. Je ne crains pas de t'implorer. Eh! bien... si tu voulais... il y aurait peut-être quelque moyen.

SANELZA, balbutiant.

Certainement... et si je croyais...

*Le Courrier.*

## SCENE X.

Les Mêmes, GEORGETTA.

GEORGETTA.

M. Ferdinand, M. Ferdinand, vite, vite... on vous demande à l'instant même... c'est très-pressé.

FERDINAND.

J'y vais (à Sanelza) mon ami... je te laisse... réfléchis à ma situation. Songe que c'est la première fois que j'ai joué. (*Sanelza fait un mouvement de sa tête*). Oui, la première fois, je te le jure sur l'honneur... je reviens à l'instant chercher ou la vie ou la mort.

(*Il sort suivi de Georgetta.*)

## SCENE XI.

SANELZA, seul.

La première fois... si j'en étais sûr... je les ai là les deux mille piastres... il m'en a coûté de mentir. La première fois ; a-t-il dit... son récit portait l'empreinte de la vérité... En le tirant d'embarras j'assurerai son mariage, mais je ferais peut-être le malheur d'une femme intéressante, et de toute une famille... Un joueur... mais Ferdinand ne l'est pas ; il a été entraîné... qui peut répondre de n'avoir pas un moment de faiblesse... puis si pour obliger il fallait toujours réfléchir, on n'obligerait jamais. Allons, c'est décidé... il ne sera pas dit que Sanelza aura laissé un camarade de collège en proie au désespoir. (*Il tire son portefeuille.*) Mettons à part la somme et lorsqu'il reviendra (*réfléchissant*). Non, il me vient une idée.. parbleu, elle est excellente... mon ami Ferdinand mérite une bonne leçon... celle que je vais lui donner sera forte mais profitable... Un bijoutier de Cozenza, a-t-il dit, est depositaire de l'écrin... M. Félicard, oui, voilà bien le nom ; mais l'adresse ? . . à Cozenza je la saurai bientôt... courons chez ce M. Félicard, retirons-lui l'écrin de Ferdinand, rendons-nous après chez M. Soretto, et au moment où mon ami désespéré ne sait plus que devenir, je le fais demander, je lui remets ses diamans, je l'embrasse et me déroband à ses remerciemens, je

poursuis gaiement ma route, trop heureux, pour un peu, d'avoir sauvé un ami. Allons, ne perdons pas de tems, et partons de suite pour Cozenza.

## SCÈNE XII.

SANELSA, ALSERNO.

ALSERNO, *sur le pallier du petit escalier.*

J'ai beau sonner, personne ne vient.

*( Il descend. )*SANELSA, *dans le fond.*

Eh bien ! qu'est-ce que j'étais venu faire dans cette auberge ?... Ah ! j'étais fatigué..... quelques minutes de retard peuvent entraîner la perte de Ferdinand. . . . Je me reposerai à Cozenza.

*( Il sort. )*

## SCÈNE XIII.

ALSERNO, GEORGETTA.

GEORGETTA, *à Allerno qu'elle rencontre au bas de l'escalier.*

Vous avez sonné, monsieur ?... J'allais vous envoyer Mariani, car moi je pars pour Cozenza.

ALSERNO, *à part.*  
Dites seulement qu'on fasse seller nos chevaux.

GEORGETTA.

Si ce n'est que cela, je puis moi-même. . . . *( Elle se penche vers lui. )* Dites donc, monsieur ! pr. . . .  
*no*  
*tie,*  
le chaînon de votre éperon gauche est cassé !

ALSERNO, *en montant.*

Je vous remercie, ma petite.

## SCÈNE XIV.

GEORGETTA, FERDINAND.

GEORGETTA, *en courant.*

M Ferdinand, on va partir. Je cours chercher votre carton ?

## SCÈNE XV.

FERDINAND, *seul, cherchant des yeux.*

Eh bien !... où est-il ?.. grand dieu ! il est parti... voilà les amis.  
Plus d'espoir... Résignons-nous à notre sort.

## SCÈNE XVI.

FERDINAND, GEORGETTA.

GEORGETTA.

M. Ferdinand, M. Ferdinand, on n'attend plus que vous.

FERDINAND.

Dans deux heures nous serons à Cozenza.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE XVII.

ALSERNO, RELCI.

(*Tous deux au haut de l'escalier.*)

ALSERNO.

repondre  
obliger il est parti... cela sert à merveille nos projets...  
c'est, *silence.* le soleil est couché !... la nuit approche...  
de d... quel silence... voilà bientôt le moment d'agir. (*L'hor-*  
*loge* *allage se fait entendre.*) Huit heures ; le courrier ne peut  
tarder.

RELCI.

Z'entends sour la route le bruit d'ouna voitura...

ALSERNO.

Ecoutons... Elle s'avance... je la vois distinctement... trois  
chevaux, un postillon, c'est elle ! !

RELCI.

Z'apperçois le courrier... près dé loui ouun homme endormi...

ALSERNO.

Ou qui feint de dormir.

RELCI.

Z'ai pas distingué la figure.

ALSERNO.

Et moi je l'ai reconnu à ce bras qui tient déjà le fer meurtrier.

RELCI.

La malle s'arrête... le courrier il descend... le voyageur fait un mouvement... c'est Montréal!

MONTREAL, paraissant à la porte de l'auberge.

Camarades!

ALSERNO.

Silence ! ( *A Relci.* ) Partons.

*La toile tombe.*

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

*Le théâtre représente un salon richement décoré et orné de lustres. Tout est disposé pour une fête. Il est neuf heures du soir.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTA, PALMIRA.

*Cette dernière est en habit de bal.*

PALMIRA.

Comment trouves-tu ma parure Georgetta ?

GEORGETTA.

Charmante, en vérité. C'est donc enfin ce soir et pendant le bal, que vous devez signer votre contrat de mariage... Quelle joie! Mais quoi, ma chère marraine, vous soupirez?... Riche et belle, à la veille d'être unie à un joli homme que vous aimez, qui vous adore, n'êtes-vous pas parfaitement heureuse?

PALMIRA.

Heureuse... Quand je vois Ferdinand souffrir... Sois en sûre, Georgetta, son air triste et rêveur décèle quelque peine secrète dont il n'ose me faire l'aveu.

GEORGETTA.

L'air triste... rêveur... Oui; c'est bien cela; tantôt lorsqu'il est descendu chez nous, pendant la route même, je me suis bien aperçue... Dame, rien ne m'échappe, à moi. Les jeunes filles, c'est curieux, ça voit tout... ça entend tout; et pour peu qu'on ait de l'intelligence ou de la mémoire... La mienne, par exemple, ne m'a jamais trompée... aussi je n'ai pas besoin de voir ni d'entendre deux fois un voyageur pour me rappeler toute la vie et sa figure et ses discours. Je tiens cela de famille. Mais j'aperçois votre futur... Je vous laisse et viendrai vous avertir lorsque tout le monde arrivera. (*à Ferdinand qui entre.*) Votre servante, Monsieur.

*Elle sort.*

## SCENE II.

PALMIRA, FERDINAND.

FERDINAND.

Je vous cherchais, belle Palmira.

PALMIRA.

Ferdinand, vais-je enfin connaître le motif de cette profonde tristesse que j'ai remarquée en vous, depuis votre arrivée... Vous avez des chagrins et j'en ignore la cause... Parlez, mon ami, ou je croirai que Palmira ne vous est plus chère; et alors il faudrait renoncer à ce bel espoir de bonheur que semblait nous promettre un si doux hyménée.

FERDINAND.

Moi, cesser de vous adorer! Grand dieu! Vous allez tout savoir. je rougirais de vous tromper plus long-temps. Parée de ses attraits, ma Palmira pour plaire, n'a pas besoin d'emprunter les secours de l'art; mais un amant heureux se plaît à orner de mille dons l'objet charmant qu'il aime, et j'aurais voulu qu'une parure de diamans...

PALMIRA.

Des diamans... Ferdinand, jugez mieux du cœur de Palmira, il est tout à vous, et vos présens n'ajouteraient rien à ma tendresse.

FERDINAND.

Mais ces diamans auxquels vous n'attachez aucun prix, je pouvais les avoir. Hier encore, je possédais...

## SCENE III.

Les Précédens, GEORGETTA.

GEORGETTA.

Mademoiselle, voici tout votre monde... Je cours prévenir Monsieur Sorretto (*Revenant.*) Etourdie que je suis, j'oubliais... (*à Ferdinand.*) Un Monsieur, m'a-t-on dit, demande à vous parler en particulier ; j'ai annoncé que vous étiez dans ce salon. Quelqu'un vient... c'est lui, sans doute. (*à part, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur Sanelza qui entre et qu'elle prend pour Alserno.*) Tiens, l'un des deux voyageurs qui se sont rafraîchis tantôt à notre auberge.

(*Elle entre dans l'appartement de M. Sorretto.*)

## SCENE IV.

PALMIRA, FERDINAND, SANELZA.

FERDINAND, *d'un ton froid.*

Sanelza en ces lieux... Quel motif...

SANELZA, *avec bonté.*

Tu ne devines pas ; mon cher Ferdinand, as-tu donc oublié la conversation que nous avons eue ensemble? (*apercevant Palmira.*) C'est mademoiselle Palmira de Sorretto que j'ai l'honneur de saluer. Elle est vraiment charmante et fort au-dessus de l'éloge que tu m'en as fait. Vous voyez en moi, Mademoiselle, un camarade de collège de Ferdinand, et j'ose le dire, son meilleur ami (*bas à Ferdinand.*) Je voudrais te parler sans témoin.

PALMIRA, *à part.*

Ma présence paraît les gêner... Retirons-nous. (*Haut.*) Monsieur, l'ami de Ferdinand ne peut manquer d'être parfaitement accueilli dans la famille de M. de Sorretto, et nous nous ferons toujours un vrai plaisir de lui rendre notre société agréable.

(*Elle salue et se retire. Ferdinand la reconduit jusqu'à la porte du salon.*)

SANELZA, *à part.*

Ma fable n'est pas mal imaginée... Le mensonge est excusable quand il tourne à l'avantage d'un ami.

## SCENE V.

FERDINAND, SANELZA.

SANELZA :

Les momens sont précieux , abrégeons ; tu as dû être surpris de mon brusque départ . . . j'avais mon projet. Tu t'éloignais à peine, mon cher Ferdinand , lorsqu'en réfléchissant aux moyens de te tirer d'embarras , je me suis rappelé tout-à-coup , qu'un riche négociant de Regio , avec qui je suis en relation d'affaires , se trouve justement à Cozenza. Je n'hésite pas à m'adresser à lui. Ma démarche a le résultat que j'en attendais. Je me présente ensuite chez monsieur Félicard : je paie la somme convenue, je donne une signature, et remontant à cheval , je me dirige en toute hâte vers cette maison ; heureux si j'arrive assez à temps pour que ton écriin puisse figurer dans corbeille de mariage . . . Le voici.

FERDINAND.

Généreux Sanelza , et moi qui t'accusais ! Un pareil trait peint bien toute la bonté de ton âme.

SANELZA.

A ma place , Ferdinand n'eût-il pas agi de même.

FERDINAND.

Oh ! sûrement . . . Quand au remboursement , j'espère avant peu . . .

SANELZA.

Nous en parlerons à mon premier voyage ; mais l'heure s'avance . . . Adieu , mon ami , je te quitte avec moins de regrets . . . J'ai acquis la certitude en voyant mademoiselle Soretto que désormais rien ne doit plus manquer à ton bonheur.

FERDINAND.

Nous séparer déjà !

SANELZA.

J'ai payé mon tribut à l'amitié , maintenant je me dois tout à l'amour. Séparé depuis longtemps d'une épouse adorée, de mes enfans chéris , il me tarde de me retrouver au milieu d'eux , de les presser sur mon cœur. Un jour, mon cher Ferdinand , tu éprouveras aussi ces douces émotions de l'âme, et tu conviendras que ce sont là les seuls vrais plaisirs que puisse goûter un bon père de famille.



## SCENE VI.

Les Précédens, **SORRETTO**, **PALMIRA**, Personnages des deux sexes invités à la fête.

**FERDINAND**, à *Sorretto*.

Ah! Monsieur, ma chère Palmira, joignez vos prières aux miennes, pour retenir un ami qui veut se dérober à nos amusemens. (*bas et en prenant la main de Sanelza.*) et à ma reconnaissance.

**SORRETTO**.

Monsieur, ma nièce m'a déjà parlé de vous. L'amitié qui vous lie à Ferdinand, l'intérêt que vous semblez prendre à lui, me faisaient espérer que vous ne refuseriez pas de signer son contrat de mariage.

**PALMIRA**.

L'arrivée de monsieur Sanelza a ramené la joie dans le cœur de Ferdinand; c'est un motif de plus pour que son séjour dans cette maison nous soit agréable à tous.

**SANELZA**.

Il serait difficile de résister à une invitation aussi aimable que pressante. Cependant! avec cet habit de voyage...

**SORRETTO**.

Monsieur Sanelza, nous sommes ici en famille. (*à la société.*) En attendant l'arrivée du notaire, rien n'empêche, je crois, d'ouvrir le bal.

*Dès le commencement de cette scène, les dames se sont assises sur des sièges placés autour du salon; aux dernières paroles de M. Sorretto, les messieurs s'empressent de faire leurs invitations. Les quadrilles se forment; le bal commence. Ferdinand s'éclipse un moment; il rentre suivi du notaire et d'un domestique portant une superbe corbeille de mariage.*

## SCENE VII.

‡ Les Précédens, **LE NOTAIRE**, un Domestique

*Le bal est interrompu pendant quelques instans. Sorretto, Sanelza, les deux futurs, le notaire, quelques personnes de la société et le domestique qui porte la corbeille de mariage entrent dans le cabinet du juge. On va signer le contrat. Les danses continuent.*

## SCENE VIII.

Les personnes du bal, **SORRETTO**, **PALMIRA**, **FERDINAND**,  
**LE NOTAIRE**.

*On sort du cabinet du juge.*

**PALMIRA**, *bas à Ferdinand.*

Des diamans ! c'était donc une surprise que vous me ménagiez.  
*Plusieurs coups frappés avec force à la porte de la maison, et un grand bruit qui se fait tout-à-coup entendre, interrompent le bal.*

## SCENE IX.

Des Précédens, **GEORGETTA**.

**GEORGETTA**, *effrayée, hors d'elle-même, et s'adressant à Sorretto.*

Ah ! Monsieur, monsieur ! la maison est remplie de sbires ; on amène des assassins.

**SORRETTO**.

Qu'est-il donc arrivé ?

**GEORGETTA**.

Un événement affreux, épouvantable... Le courrier de Naples vient d'être assassiné.

*Stupeur générale.*

**SORRETTO**.

Assassiné !

**GEORGETTA**.

Deux des brigands escortés par les sbires, sont là, ainsi qu'une foule de témoins. On a aussi amené me tante qui tient l'auberge du grand Saint-Janvier, et chez laquelle le postillon a rendu le dernier soupir.

**SORRETTO**.

Qu'elle entre à l'instant même.

## SCENE X.

Les Précédens, Mad. **MANZANO**.

**SORRETTO**.

Approchez, madame, approchez et faites moi connaître dans le plus grand détail...

MAD. MANZANO.

Oui, monsieur, oui, autant que pourra me le permettre le trouble dont j'ai été saisie et qui m'agite encore en ce moment. (*Il se fait le plus grand silence. On se range autour de madame Manzano. Sanelza doit être placé de manière à ne pas être d'abord aperçu de cette dernière ni de Georgetta.*) Il était plus de neuf heures, lorsque quelques paysans, qui revenaient de leurs travaux, aperçoivent sur la grande route de Cozenza une voiture à moitié brisée. Les coffres sont ouverts, les chevaux tués ou abattus. Il s'approchent et leur terreur est extrême quand ils foulent aux pieds deux hommes étendus par terre et baignés dans leur sang. L'un de ces infortunés ne donne plus aucun signe de vie; c'est le courrier de Naples. L'autre, le postillon Michelli, respire encore. On le transporte chez moi. Tous les secours, tous les soins lui sont prodigués, il ouvre enfin les yeux, et rassemblant le peu de forces qui lui reste il nous fait, d'une voix mourante, le récit de cet événement fatal.

SORRETTO.

Et vous vous le rappelez parfaitement!

MAD. MANZANO.

Oh! parfaitement. Le courrier était à peine à une demi-lieue de San-Marco, lorsque deux hommes apostés près de la sablonnière, s'élançant tout-à-coup sur la voiture, tuent les chevaux et blessent de plusieurs coups de feu le postillon qui tombe sans avoir pu leur opposer la moindre résistance. Voyant le danger qui le menaçait et comptant sur le secours du voyageur qui occupe une place à côté de lui, le courrier se dispose à vendre chèrement sa vie... mais le voyageur n'est autre que le complice des deux scélérats... Il frappe à l'instant même le courrier d'un coup mortel, le jette hors de la voiture et prend la fuite avec ses camarades après qu'ils se sont emparés des sommes considérables qu'elle renferme. Déjà; grâce aux renseignemens donnés par le postillon, deux de ces misérables sont tombés au pouvoir de la justice: on est à la poursuite du troisième... Malheur à lui si jamais il s'offre à mes regards, je suis sûre de le reconnaître.

SORRETTO.

Vous l'avez déjà vu?

MAD. MANZANO.

Je l'ai vu! et je crois le voir encore... Son costume et tous ses traits sont présents à ma mémoire. Deux heures avant l'assassinat, lui et l'un de ses complices sont descendus à mon auberge; ils ont refusé d'entrer et se sont placés dans un petit pavillon à droite... Comme qui dirait là... (*Elle a fait un mouvement pour désigner la gauche et elle a aperçu Sanelza. Elle demeure interdite. Elle le fixe attentivement, puis elle s'écrie avec l'accent de la terreur.*) Ciel! que vois-je?... Est-ce une illusion!... Non .. non...

Mes yeux ne m'abusent point... Monsieur Sorretto... Monsieur Sorretto... Voilà l'assassin.

*Etonnement général.*

FERDINAND, se jettant dans les bras de son ami.

C'est impossible!... (Avec colère et s'adressant à Madame Manzano.) Madame!...

MAD. MANZANO.

Georgetta!... Georgetta!... tu l'a vu comme moi... tiens, regarde... et prononce...

GEORGETTA, après l'avoir fixé.

Oui... c'est lui!... c'est lui!...

FERDINAND.

Mon ami, un assassin!...

MAD. MANZANO, à Georgetta.

Son ami!

GEORGETTA, à Mad. Manzano.

Ah! ma tante, qu'avons nous fait?

FERDINAND, à Mad. Manzano.

Quelle horreur... Osez-vous répéter...

MAD. MANZANO, troublée.

Pardon, Monsieur Ferdinand... pardon... il serait possible... si j'avais cru... ah! ma tête se perd...

M. SORRETTO.

Madame, qu'aucune considération ne vous arrête; elles doivent disparaître toutes devant la loi... Si vous le reconnaissez pour l'un des assassins du courrier de Naples, je vous somme, comme magistrat de soutenir l'accusation que vous venez de porter contre lui.

MAD. MANZANO.

Eh! bien! oui, je la soutiendrai!... Je ne puis étouffer le cri de ma conscience... Je le répète... voilà l'assassin.

FERDINAND.

C'est une affreuse calomnie..

SANELZA.

Dis plutôt une erreur... Une funeste ressemblance... Je vois aujourd'hui madame pour la première fois.

MAD. MANZANO.

Pour la première fois!! Eh quoi, tantôt, vous... vous même, ne m'avez pas demandé à quelle heure le courrier de Naples passe ordinairement à San-Marco. Le nierez vous?

SANELZA, avec calme.

Oui; je me suis arrêté, il est vrai, à San-Marco où j'ai rencontré mon ami Ferdinand, mais je ne vous ai point vue et par conséquent je n'ai pu vous adresser une semblable demande.

GEORGETTA.

Monsieur a aussi oublié sans doute qu'au moment où il allait monter à cheval, j'ai fait l'observation que le chaînon de son éperon

gauche était brisé. (*Elle se rapproche vers Sanelza et examine son éperon.*) Tenez, monsieur, l'éperon est encore dans le même état.

SANELZA, à Sorretto.

Monsieur; trompées par une ressemblance fatale, car je ne puis leur supposer aucun motif pour me perdre, ces deux femmes n'hésitent pas à me charger d'un forfait abominable. Leur témoignage est de nature à fixer votre attention; mais, magistrat éclairé et juste, vous démêlerez aisément la vérité. Une conduite irréprochable, l'estime de mes concitoyens et une fortune plus que suffisante pour élever ma famille avec honneur, voilà mes titres pour dissiper jusqu'à l'ombre du soupçon.

FERDINAND, à M. Sorretto.

Si l'on pouvait conserver le moindre doute sur son innocence, il est peut-être un moyen de la faire briller dans tout son éclat. (*A Mad. Manzano.*) Madame, à quelle heure dites-vous que le crime a été consommé?

MAD. MANZANO.

Environ neuf heures.

FERDINAND.

Eh! bien, à ce moment même, Sanelza devait être à Cozenza, chez monsieur Félicard, bijoutier, d'où il retirait l'écrin qu'on a trouvé dans la corbeille de mariage. Palmira, dites si avant l'arrivée de ce digne ami, l'écrin était en ma possession?

PALMIRA.

Il est vrai, Ferdinand, vous ne l'aviez point.

M. SORRETTO, à un domestique.

Qu'on fasse venir le bijoutier. (*Le domestique sort.*) Monsieur Sanelza, une accusation terrible pèse sur vous. J'aime à vous croire innocent, mais la justice a ses formes et je dois les suivre. Cependant je vous promets de les abrégier autant qu'il me sera possible, et si, comme je n'en doute pas, vous prouvez votre alibi d'une manière évidente, si la déclaration de monsieur Félicard est conforme à celle de Ferdinand, ce soir même la liberté vous sera rendue. (*A un domestique.*) Qu'on amène ces deux hommes...  
*Montréal et Relci entrent escortés par les sbires. Ils sont suivis de quelques témoins et du greffier. Les personnes du bal se dispersent. On prépare tout pour un interrogatoire.*

## SCENE XI.

SORRETTO, FERDINAND, SANELZA, PALMIRA, M<sup>me</sup> MANZANO, GEORGETTA, MONTRÉAL, RELCI, le Greffier, un chef de Sbires, plusieurs Témoins.

(*Le chef des Sbires remet plusieurs papiers à M. Sorretto qui les*

*examine et les remet ensuite au greffier, celui-ci s'assied auprès d'une table et se dispose à verbaliser.)*

**SORRETTO**, *au greffier en lui remettant les papiers.*

Le procès-verbal du chef des Shires, deux passeports en règle, les autres papiers sont peu importants... Les prévenus Relci et Montréal ont été arrêtés à peu de distance l'un de l'autre. On a trouvé sur eux une partie de la somme volée... (*S'adressant aux deux assassins.*) Accusés Montréal et Relci, un horrible attentat a été commis sur la personne du courrier de Naples, entre San-Marco et Cozenza. D'affreux soupçons planent sur vous. La clameur publique vous désigne comme les auteurs de ce meurtre... la justice attend de vous un aveu sincère... Si vous êtes coupables, comme tout semble le prouver, avouez votre crime et nommez vos complices.

**MONTREAL.**

Je n'ai point commis de crime et n'ai point de complices.

**RELCI.**

Ah ! signor... Z'ai zamais toué personne.

**SORRETTO.**

Quoi ! lorsque tout vous accuse... quand mille preuves réunies... n'espérez pas imposer à la justice : elle saura découvrir la vérité.

**MONTREAL.**

Je vous le répète, je n'ai point commis de crime.

**RELCI.**

Signor, zé souis innocent.

**SORRETTO.**

Se fiant à la discrétion de ses complices, souvent un criminel se refuse à les nommer, et se renferme dans un système de dénégation absolu ; mais plus souvent encore il est trahi par ceux-là même sur la bonne foi desquels il croyait devoir compter... Accusés Montréal et Relci, reconnaissez-vous monsieur.

(*On les fait approcher de Sanelza. Toutes les personnes présentes ont les yeux fixés sur eux. M. Sorretto surtout les examine attentivement.*)

**RELCI**, *bas à Montréal en désignant Sanelza qu'il prend pour Alserno.*

Santa madona!! il est aussi mal adroit que nous : il a laissé prendre l'oui.

**SORRETTO**, *à part.*

Il le reconnaît !

**MONTREAL**, *bas à Relci.*

Imbécille ! regarde donc bien... (*haut.*) Ses traits ne me sont pas connus.

RELZI.

Zé connais pas non plus , signor , perqué z'ai zamaiz vu loui.

SORRETTO.

Il suffit ! ( *au chef des sbires.* ) faites retirer ces deux hommes... Ferdinand; conduis M. Sanelza dans mon cabinet et viens ensuite me retrouver dans ce salon... ( *à Mad. Manzano et à Georgetta.* ) Vous , demeurez.

( *Montréal et Relzi sortent conduits par les Sbiles. Sanelza et Ferdinand passent dans le cabinet de M. Sorretto.* )

## SCÈNE XII.

M. SORRETTO , Mad. MANZANO , GEORGETTA , le  
Greffier.

SORRETTO.

Madame , et vous Georgetta , avant que les assassins du courrier de Naples ne soyent mis en jugement , il est de mon devoir de vous faire sentir toute l'importance de votre déposition et les conséquences qu'elle peut avoir Elle sont terribles ! ! songez qu'il y va des jours d'un homme innocent peut-être...

MAD. MANZANO.

Monsieur , nous avons dit la vérité.

SORRETTO.

Eh bien ! que la vérité soit en ce moment votre guide... Et si le moindre doute s'élève dans votre âme , parlez , il en est temps encore ; ne vous préparez point des regrets tardifs , des remords éternels ; mais si vous avez la conviction intime que cet homme soit réellement coupable , répétez-le... que rien ne vous arrête : oubliez qu'il fut l'ami de mon neveu , qu'il tient un rang honorable dans le monde , que sa conduite a toujours été exempté de reproches , oubliez enfin qu'il est époux et père.

( *Mad. Manzano et Georgetta frappée du discours de M. Sorretto se consultent et paraissent chercher à bien se rappeler si Sanelza est véritablement l'un des assassins du Courrier. M. Sorretto après un moment de silence continue.* )

Madame , et vous , jeune fille , pour la dernière fois reconnaissez vous M. Sanelza pour l'un des assassins du courrier de Naples.

MAD. MANZANO ET GEORGETTA , sans la moindre hésitation.

Oui... c'est un assassin !...

SORRETTO.

Vous le jurez devant Dieu ?

MAD. MANZANO et GEORGETTA.

Nous le jurons!!

SORRETTO.

C'en est assez... vous pouvez vous retirer.

(*Mad. Manzano et Georgetta s'éloignent. Ferdinand revient.*)

## SCENE XIII.

SORRETTO, FERDINAND.

FERDINAND.

Mon malheureux ami attend vos ordres, monsieur.

SORRETTO.

Je t'afflige, mon cher Ferdinand, mais j'ai des devoirs à remplir...

FERDINAND.

Ah! monsieur, soyez-en sûr, Sanelza n'est point coupable.

SORRETTO.

Je voudrais pouvoir me le persuader.

FERDINAND.

Vous le soupçonnez aussi, monsieur, vous, dont l'âme noble et généreuse vous fit toujours chercher un innocent dans un accusé.

SORRETTO.

La déposition de ces deux femmes est foudroyante.

FERDINAND.

Eh! monsieur, ne peuvent-elles donc s'être méprises? que d'exemples de témoins qui trop tard ont reconnu leur erreur... et combien de juges aussi n'ont-ils pas eu à se repentir..

SORRETTO.

Ferdinand, écoute moi. Tu ne peux douter de l'intérêt que m'inspire ton ami. Le témoignage de Mad. Manzano et celui de Georgetta suffiraient pour le perdre, quand même il n'eût pas été reconnu par les deux hommes que j'ai interrogés, en ta présence. Leur surprise en l'apercevant, le peu de mots échappés à l'un d'eux ont dû te frapper comme moi... cependant tout n'est pas encore désespéré... mais ne t'abuse point; le seul espoir qui puisse rester à M. Sanelza c'est la déposition du bijoutier et la tienne, peut-être. Ainsi mon cher Ferdinand, en attendant l'arrivée de M. Félicard, fais-moi un récit fidèle de ton entrevue à San-Marco avec ton ami, explique-moi comment et à quel titre tu as reçu de lui un écrin de diamans sur lequel tu ne comptais pas, et si dans ton récit il se trouve quelque circonstance qui puisse atténuer l'accusation, crois que je me ferai un plaisir. . . .



FERDINAND, *l'interrompant.*

Ah ! monsieur, que me demandez-vous. . . Vous ignorez que ce récit doit me couvrir de honte. . .

SORRETTO.

Ferdinand, songe au sort affreux qui menace M. de Sanelza, il est innocent, dis-tu. Eh bien, il faut le sauver ; comme ton meilleur ami, tout m'en impose l'obligation, et comme magistrat, l'honneur et l'équité m'en font un devoir.

FERDINAND.

Vous le savez, monsieur, parmi les présents de noce que je destinai à votre aimable nièce, je voulais qu'elle trouvât une parure de diamans. Vous fûtes assez généreux pour m'offrir vous-même la somme nécessaire à cet achat. Le choix en fut fait. Le prix arrêté, mais je ne payais qu'une partie de la somme et je consentis à ce que le bijoutier laissât l'écrin en dépôt à M. Félicard, son correspondant à Cozenza, jusqu'au moment où je pourrais entièrement m'acquitter envers lui.

SORRETTO.

Pourquoi avez-vous retardé ce paiement.

FERDINAND.

Hélas, monsieur, la veille de mon départ pour cette ville, jour à jamais funeste et dont le souvenir seul me fait horreur. . . Je fus entraîné dans une maison de jeu, je perdis tout. Honteux et désolé, je quittai Naples, arrivé à San-Marco je rencontre Sanelza je lui expose mon embarras, la gêne où je me trouve, je le prie enfin de m'avancer la somme nécessaire pour retirer l'écrin des mains de M. Félicard ; par malheur il est aussi dépourvu d'argent, il me refuse, nous nous séparons ; mais voulant me ménager une agréable surprise et me donner une preuve de son inaltérable amitié, il vient deux heures après m'apporter lui-même les diamans. Voilà l'exacte vérité, puisse-t-elle effacer de votre âme les impressions défavorables qu'elle a pu recevoir sur le compte d'un homme dont je me glorifierai toujours d'être l'ami.

SORRETTO.

Pour quelle somme l'écrin était-il consigné chez le bijoutier de Cozenza.

FERDINAND.

Pour deux milles piastres.

SORRETTO.

Ton ami connaît-il M. Félicard.

FERDINAND.

Non, monsieur.

SORRETTO.

A-t-il dans cette ville des amis... des parens ?..

FERDINAND.

Je ne le pense pas.

*Le Courrier.*

SORRETTO.

Il n'avait point d'argent, et deux heures après votre entrevue, c'est-à-dire dans l'intervalle de l'assassinat, il a pu disposer d'une aussi forte somme... voilà qui est singulier...

FERDINAND.

Je me rappelle... Il a parlé d'un négociant de Réggio qui fort heureusement se trouve en ce moment à Cozenza.

SORRETTO.

Fort heureusement!... Ferdinand, je le dis à regret, mais dans ta déposition je trouve de nouvelles charges contre Sanelza.

FERDINAND.

Quoi! monsieur... vous pourriez?... je mourrais de douleur si une action qui lui assure à jamais ma reconnaissance devenait la cause de sa perte... Non, il ne sera pas dit que j'y aurai contribué. Je vous prie donc, monsieur, de considérer ma déclaration comme non avenue.

SORRETTO.

Jenne homme, dans l'intérêt de la justice je suis forcé de vous rappeler que l'amitié a ses bornes et qu'aujourd'hui, moins que jamais, il ne vous est point permis de les franchir. Voici M. Félicard.

## SCENE XIV.

Les Précédens ; FELICARD, *un registre sous le bras.*

FÉLICARD.

Je me rends à votre invitation, monsieur.

(*M. Sorretto s'approche de son cabinet, il ouvre la porte et fait signe à Sanelza d'approcher.*)

## SCENE XV.

Les Précédens, SANELZA.

SORRETTO, *à M. Félicard en lui désignant Sanelza.*

M. Félicard, les traits de monsieur sont-ils connus de vous. ?

FÉLICARD.

Parfaitement. Il y a au plus deux heures que monsieur s'est présenté chez moi.

SORRETTO.

Vous êtes sûr qu'il n'y a que deux heures ?

FÉLICARD.

Très-sûr ; car peu d'instans après j'ai appris l'assassinat du courrier de Naples.

SORRETTO.

Quel a été l'objet de sa visite ?

FÉLICARD.

J'avais reçu en dépôt une parure de diamans : monsieur est venu la retirer.

SORRETTO.

Quelle somme restait-il encore à payer sur cette parure ?

FÉLICARD.

Deux milles piastres que monsieur m'a comptées en or.

SORRETTO.

Tous ces traits sont relatés sur votre registre ?

FÉLICARD.

Tous.

SORRETTO.

Avez-vous tiré un reçu de Monsieur ?

FÉLICARD.

Monsieur a signé sur mon livre. Voyez.

*( Il présente son livre ouvert à M. Sorretto qui l'examine. )*

SORRETTO, lisant.

Ferdinand de Belmonté.

*( Mouvement de surprise de Ferdinand. )*

Ce n'est donc pas à monsieur que vous avez remis.

*( Il lui désigne Sanelza. )*

FÉLICARD.

Je vous demande pardon... c'est à lui... à lui-même.

SORRETTO.

Mais monsieur se nomme Sanelza, et voilà Ferdinand de Belmonté.

FÉLICARD, désignant Ferdinand.

Je n'avais pas l'honneur de connaître... mais c'est un faux... un faux matériel... ah ! mon dieu !... monsieur Sorretto, j'aime à croire que cela ne peut me compromettre en aucune manière.

SORRETTO.

Soyez sans inquiétude... *( à Sanelza. )* Quel était votre but en prenant un nom qui ne vous appartient point.

SANELZA, *sans se troubler.*

Mon but, monsieur ? . . en obligeant mon ami, j'ai voulu laisser ignorer à tout Cozenza que Ferdinand de Belmonté, le prétendu de mademoiselle Palmira de Sorretto, ne pouvait disposer le jour de son mariage de deux mille piastres; j'ai agi sans doute avec un peu de légèreté, mais la véritable amitié ne calcule pas.

FERDINAND, *profondément affecté.*

Imprudent, qu'as-tu fait ? . . . Cette action.

SANELZA.

Mes accusateurs oseraient-ils en tirer avantage ?

SORETTO, *avec sévérité.*

Dans votre position, monsieur, elle peut avoir pour vous les suites les plus funestes . . . Monsieur Félicard, vous pouvez vous retirer, lorsque votre présence sera de nouveau nécessaire, je vous ferais avertir.

*Félicard sort.*

## SCÈNE XVI.

Les Mêmes, excepté FÉLICARD.

SORETTO.

Maintenant, monsieur Sanelza, il ne me reste plus qu'une seule personne à entendre pour fixer irrévocablement mon opinion sur vous . . . C'est ce négociant de Régio, qui se trouve en ce moment à Cozenza, et auquel vous avez fait l'emprunt . . .

SANELZA, *l'interrompant.*

Ce négociant, monsieur, est un personnage de mon invention. Par cet aveu je fournis des armes contre moi, mais je suis l'ennemi du mensonge, et j'ai honte d'y avoir eu recours, quoique ce fut pour ménager la délicatesse de mon ami.

SORETTO.

Ainsi les deux mille piastres payées à monsieur Félicard, vous appartenaient ?

SANELZA.

Oui, Monsieur.

SORETTO.

Pourquoi, lorsque Ferdinand vous en a fait la demande, les lui avez vous refusées ?

SANELZA.

Par égard pour mon ami, je dois garder le silence.

FERDINAND.

Parle, je t'en conjure, ou tu as tout à craindre...

SANELZA.

Ferdinand, la crainte est inconnue à l'homme dont la conscience est pure, la réputation sans tache. (*avec le plus grand calme.*)  
Monsieur, qu'ordonnez vous de moi!...

## SCÈNE XVII.

Les Précédents, PALMIRA, Toutes les personnes du bal.

*Le trouble et l'inquiétude se peignent sur tous les traits. On attend avec anxiété la décision de monsieur Sorretto, Sanelza seul conserve sa tranquillité. Le juge d'instruction prend le procès verbal dressé par le greffier, et l'examine, puis après s'être recueilli quelques instans, il dit en s'adressant à Sanelza.*

SORETTO.

J'ordonne votre mise en jugement, comme prévenu d'avoir participé avec les accusés Montréal et Relci, au meurtre du courrier de Naples.

*Tous les convives s'éloignent de Sanelza, en frémissant d'horreur.*

FERDINAND, *avec l'accent de la plus profonde douleur.*

Ah! ne le croyez point... Il en est incapable... (*à monsieur Sorretto.*) Par pitié, monsieur, révoquez eet ordre cruel, je tombe à vos pieds... sauvez, sauvez mon ami, où s'il faut qu'il périsse ordonnez que je meure avec lui.

SORRETTO.

Je ne le puis... non, je ne le puis...

FERDINAND.

Malheureux Sanelza, quel fatal destin t'a conduit en ces lieux, et pourquoi t'y ai-je retenu... Vois jusqu'à quel point ton amitié pour moi te devient funeste: c'est elle qui te rend un objet d'horreur aux yeux de tous: c'est elle qui te traîne sur le banc des accusés, et qui peut être, va te conduire à la mort.

*Les sbires entrent.*

SANELZA.

Rassure toi, mon cher Ferdinand, je suis innocent, et j'ai con-

fiance en Dieu et aux jugemens des hommes. Les suites de ce procès n'ont rien qui m'allarme; il doit tourner à la honte de mes accusateurs. (*Se retournant vers le chef des Sbires, il lui dit avec le plus grand sang froid.*) Faites votre devoir.

*Ferdinand, et Palmira se précipitent aux pieds de monsieur Sorretto. Celui-ci fait un signe au chef des Sbires: ils s'emparent de Sanelza. Tous les convives détournent les yeux, etc.*

## TABLEAU.

### FIN DU DEUXIÈME ACTE,

## ACTE III,

*Le théâtre représente une galerie conduisant au tribunal; elle est fermée par un vitrage et donne sur la place de Cozenza; à la droite de l'acteur le tribunal; à gauche la chambre des délibérations: sur le devant de la scène, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

*Tableau animé du peuple qui se porte en foule au tribunal, et contenu avec peine par les sbires.*

### SCÈNE II.

SORRETTO, FERDINAND, PALMIRA,

*Ces deux derniers viennent de l'extérieur; le premier sort du tribunal.*

FERDINAND.

Eh bien, monsieur?

SORRETTO.

Les défenseurs des accusés viennent d'être entendus.

PALMIRA.

Mon oncle, est-il encore quelque espoir pour ce pauvre monsieur Sanelza ?

SORRETTO.

Aucun. Je le crois coupable.

FERDINAND.

Fatale prévention ! étrange aveuglement. Rien ne peut-il donc, Monsieur, désiller vos yeux ? Meurtrier du courrier de Naples, mon ami aurait-il eu l'audace de braver un magistrat dans le sanctuaire même de la justice ? Quelle preuve plus grande de son innocence, que ce calme, ce sang-froid qui, depuis son arrestation, ne se sont point démentis un seul instant. Et quelle eût été son motif pour commettre un tel forfait ? le désir de la vengeance. Le malheureux courrier n'était point connu de lui. La soif de l'or ? il possède une honnête aisance. Enfin, Monsieur, je n'ajouterai plus qu'un mot ; le crime a ses degrés, et l'honnête homme ne les franchit point en un seul instant.

SORRETTO.

Un tel discours fait l'éloge de ton cœur, mais il ne change rien à l'affreuse situation de cet homme.

FERDINAND.

Les cruels ! ils vont le condamner et me préparer, à moi, des regrets éternels. Ah ! si je n'écoutais que mon désespoir, j'irais leur arracher leur victime, ou marcher avec elle à l'échafaud.

PALMIRA.

Ferdinand, calmez-vous.

FERDINAND.

Et le puis-je ? mon ami est dans les fers, et c'est par moi qu'il les porte.

SORRETTO.

Pendant que le président prépare son résumé, les accusés vont être conduits dans cette galerie. Eloignez-vous, mes enfans, la vue de ces malheureux, dont un a quelques droits à votre pitié, à vos regrets, mettrait le comble à votre douleur. Ferdinand, Palmira, je la partage ; mais il n'est pas en mon pouvoir de l'adoucir

*Il rentre dans le tribunal.*

### SCENE III.

Les Précédens, excepté M. SORRETTO.

PALMIRA, voulant entraîner Ferdinand.

Venez, mon ami, venez.

FERDINAND.

Moi, que je l'abandonne dans un pareil moment? Non, je veux le voir encore, peut-être, hélas, pour la dernière fois.

*Palmira s'éloigne lentement.*

## SCÈNE IV.

SANELZA, Sbières.

*Sanelza arrive du côté du tribunal escorté par les sbières qui se rangent au fond du théâtre.*

FERDINAND, regardant.

O mon Dieu! éclaire leurs âmes, fais que la vérité y pénètre toute entière, et qu'ils ne condamnent point Sanelza pour le crime d'un autre.

*Il aperçoit son ami et se jette dans ses bras.*

SANELZA.

Bon Ferdinand, j'éprouve une joie, un plaisir à te voir... Mais quoi, tu soupire... Rassure-toi : encore quelques instans et ton ami te sera rendu. (*mouvement de Ferdinand.*) Oui, il te sera rendu. Tu n'as rien à craindre pour ses jours.

FERDINAND.

Je crains cette fatalité déplorable qui, depuis hier, semble s'attacher à tes pas pour te perdre.

SANELZA.

Trompé par les apparences, ton oncle a ordonné ma mise en jugement ; il le devait ; mais le tribunal, malgré les charges qui s'élèvent contre moi, proclamera mon innocence. Si, contre mon attente, mon arrêt était prononcé, il ne faudrait pas encore perdre courage. Je veux avoir un entretien avec Montréal et Reloi. Pendant le procès, ces deux hommes qu'on nomme mes complices, m'ont paru touché de mon sort, Tu connais l'ascendant de la vertu sur le crime. Je puis obtenir d'eux l'aveu de leur forfait et invoquer leur témoignage en ma faveur.

FERDINAND.

Puissent-ils être écoutés. Moi, l'auteur de tous tes maux ; moi qui donnerait ma vie pour sauver la tienne, j'ai proclamé hautement ton innocence, tes vertus, mais les témoins, les juges ne veulent pas m'entendre : l'amitié m'égare, disent-ils, la reconnaissance m'aveugle... Leurs cœurs sont sans pitié, leurs âmes endurcies, et l'on croirait que tous, ils ont soif de ton sang.



SANELZA.

Tu t'abuses, mon cher Ferdinand!... Mais Montréal et Relci s'approchent. Ta présence pourrait les gêner... Nous nous reverrons bientôt. Bientôt aussi, j'espère revoir mon épouse, mes enfans, pour ne plus les quitter.

FERDINAND, *à part et en s'éloignant.*

Malheureux ! peut être en est-il séparé pour toujours.

## SCÈNE V.

SANELZA, MONTRÉAL, RELCI, Shires.

SANELZA, *sur le bord du théâtre à l'extrême gauche.*

Les voilà ! Ils sont coupables... j'en ai la conviction et ces deux scélérats sont les seules personnes qui puissent attester de mon innocence.

MONTRÉAL, *bas à Relci en contemplant Sanelza.*

Quelle ressemblance ; cependant Alserno est plus petit et ses traits ont quelque chose de dur que celui-ci n'a pas.

SANELZA *faisant quelques pas vers eux.*

Eh bien ! Messieurs, (*Montréal et Relci s'éloignent de lui.*) pourquoi vous éloigner ; vous séparer de moi ? notre cause n'est-elle pas la même : tout-à-l'heure nous étions sur le même banc et la plus terrible accusation pèse également sur nos têtes.

MONTRÉAL.

Il n'a pas dépendu de nous, Monsieur, que nous n'eussions été à jamais étrangers l'un à l'autre.

RELCI.

Signor, z'ai soutenu que z'ai connaissais pas vous.

SANELZA.

Et vous avez rendu hommage à la vérité ; car avant l'assassinat du courrier de Naples ; bien certainement nous ne nous étions jamais vus.

RELCI.

Zamais, Signor, ze le zure par la Sancta Madone dé Loretta.

SANELZA.

Eh bien ! Messieurs, voyez la bizarrerie des événemens, l'enchaînement des circonstances. Des hommes qui ne se sont jamais vus sont traînés ensemble devant la justice, accusés du même crime, associés au même forfait, voilà le sort qui nous a été déjà réservé et voici celui qui nous attend. Confondus dans le même arrêt, nous

irons porter nos têtes sur l'échafaud et nous entendrons le peuple vous désigner pour les assassins du courrier de Naples et moi pour votre complice.

RELCI, *effrayé.*

Quoi! Signor, nous serons condamnés...

MONTREAL.

Oui, nous serons condamnés... (*à Sanelza.*) Mais vous... vous, jamais.

SANELZA.

Vous oubliez que notre sort ne peut se séparer. En cet instant nos trois noms sont placés dans la même balance, et le juge interrogeant sa conscience va nous rendre l'honneur et la liberté, ou nous vouer à l'opprobre et au déshonneur. N'est-il pas vrai, Messieurs, tout innocent qu'on soit, on ne peut dans un pareil moment se défendre d'une terreur secrète; si nous autres qui n'avons rien à nous reprocher, nous éprouvons quelque crainte, quelles doivent être les angoisses des coupables attendant leur jugement. Il me semble les voir pâles et défigurés, déchirés par les remords qui ne leur laissent pas même le dernier des biens, l'espérance, portant surtout leurs traits l'empreinte du crime, et leurs membres agités d'un tremblement convulsif.

RELCI, *tremblant de tout son corps.*

Moi, Signor... je ne tremble pas du tout...

SANELZA.

Ah! si les véritables assassins du Courrier pouvaient nous voir ici chargés de fers et au moment de marcher à la mort; malgré l'énormité de leur forfait, ils ne pourraient, j'en suis sûr, supporter un pareil spectacle: entraîné par la violence des passions, dévoré par la soif de l'or, on peut se porter aux plus grands crimes, mais de sang froid laisser périr des hommes qu'on sait être innocents, les vouer à jamais eux et leurs familles à l'infamie. Non, voilà ce qui est impossible... nous voyant aller à la mort à leur place, ils ne sauraient résister au cri de leur conscience. Ils viendraient se jeter au devant de la fatale charrette, et se précipitant à genoux, ils s'écrieraient, arrêtez! arrêtez! ils ne sont point coupables... c'est nous, nous qui sommes les assassins du Courrier de Naples.

MONTREAL *tombant ainsi que RELCI aux pieds de Sanelza.*

Oui... oui, c'est nous qui sommes les assassins du Courrier de Naples; vos vertus, votre résignation l'emportent... victime de la plus funeste ressemblance, vous ne périrez pas avec nous... nous pouvons vous sauver. Viens, Relci... viens devant le tribunal avouer notre crime et proclamer son innocence...

SANELZA, avec bonté.

Vous êtes bien coupables, mais, devant Dieu, il n'est rien qu'un repentir sincère n'efface... Et si vous n'avez aucun espoir dans la clémence des hommes, espérez tout de la miséricorde céleste.

*Les tintemens d'une cloche se font entendre.*

## SCÈNE VI.

Les Précédens, FERDINAND.

FERDINAND, *accourant.*

Mon ami, mon cher Sanelza, encore quelques instans et tu connaîtras ton sort.

*Moment de silence.*

SANELZA.

Mon cœur bat avec une force... ce n'est pas la crainte... Non, c'est de plaisir... En ce moment, plus que j'ai jamais, j'ai confiance en Dieu et dans le jugement des hommes. Tiens, Ferdinand, regarde. (*Montrant les deux assassins.*) Le repentir s'est glissé dans leurs cœurs... Ils m'ont avoué leur crime, ils nommeront leur complice. Une fatale erreur... Ils vont tout déclarer au président... Avais-je tort de ne pas m'alarmer?... Tu le vois, Ferdinand, jamais mes pressentimens ne me trompèrent.

FERDINAND.

Douce confiance! Mais je ne sais... Moi même en ce moment, je la partage... Oui, je conçois la possibilité que tes juges ne balançant point à t'absoudre. Ils vont briser tes fers, et ceux-là mêmes qui d'abord t'avaient cru coupable rougiront ensuite d'avoir pu te soupçonner.

SANELZA.

J'aime à te voir raisonnable. Pourtant tes craintes, ta tendre sollicitude m'ont prouvé que j'ai en toi un véritable ami. Ils sont si rares... Surtout lorsque l'on est dans le malheur.

*Le chef des sbires, à la tête de plusieurs hommes, vient chercher les accusés. On va prononcer le jugement.*

*Ferdinand prend la main de son ami qu'il presse dans les siennes.*

FERDINAND.

Sanelza, je ne me sens pas le courage d'assister... Ma place est ici... Je n'en sortirai qu'avec toi...

*On emmène les accusés.*

## SCENE VII.

FERDINAND.

Il s'éloigne et l'espérance semble fuir avec lui... (*Il s'assied.*)  
 Je respire à peine... Quel affreux silence... (*Il se lève et fait quelques pas vers le tribunal.*) Il est là, en présence de ses juges, et ses jours sont entre leurs mains. Grand Dieux ! que vont ils prononcer ? Cruelle incertitude ! mille fois plus terrible que le malheur même.. Entrons... Arrête, insensé... Tu succomberais à l'excès de la joie ou de la douleur... Ah ! la voix du grand prévôt se fait entendre... Quelques mots ont frappé mon oreille... Ecoutons... Montréal... Reici... Plus rien... (*Il revient sur le devant du théâtre.*) Personne encore pour m'instruire. On vient... Tous mes sens sont glacés d'effroi.

*Il se soutient à peine.*

## SCENE VIII.

FERDINAND sur le devant de la scène, Mad. MANZANO et GEORGETTA, précédées d'une foule de Peuple qui se précipite vers la place de Cozenza.

FERDINAND, à part.

Je n'ose les interroger... (*Haut et d'une voix tremblante.*)  
 Madame... Georgetta... Les conclusions du président.

MAD. MANZANO.

La mort!

FERDINAND, d'une voix déchirante: -

La mort!

*Il tombe à moitié évanoui sur un siège. A Mad. Manzano et à Georgetta.*

Malheureuses, qu'avez-vous fait ? et que répondrez-vous à une mère éplorée, à des enfans au désespoir qui viendront vous demander compte des jours d'un époux... d'un père injustement frappé par le glaive de la loi et qu'une funeste ressemblance va traîner à l'échafaud.

MAD. MANZANO, bas à Georgetta et frappée de terreur.

Une funeste ressemblance !

FERDINAND.

Que faites-vous encore ici... est-ce pour insulter à votre victime... hâtez-vous de repaître vos yeux de l'appareil de son supplice... allez applaudir à sa mort... mais craignez d'être sans cesse poursuivie, par son image sanglante... après vos remords, ce sera votre cruel châtement.

(*Mad. Manzano emmène Georgetta de l'autre côté du théâtre.*)

MAD. MANZANO.

Georgetta, les paroles de M. Ferdinand ont porté la terreur dans mon âme.

GEORGETTA.

Moi-même, je suis toute saisie.

MAD. MANZANO.

Rassure-moi... N'est-il pas vrai que Sanelza est l'un des meurtriers du courrier de Naples.

GEORGETTA, *tremblante.*

Oui, ma tanté, oui..

MAD. MANZANO.

C'est bien lui qui était l'un des deux assassins que nous vîmes hier à mon auberge.

GEORGETTA.

Oui, c'est l'homme dont l'éperon était brisé, quant à vous, ma tante, vous êtes sûre, très-sûre que le signalement donné par le postillon...

MAD. MANZANO.

Est celui de Sanelza.

GEORGETTA.

Ainsi notre conscience...

MAD. MANZANO.

Est tranquille, parfaitement tranquille. . .

FERDINAND.

Voici votre victime. Pourrez-vous l'envisager sans frémir.

## SCENE IX.

Les Précédens, SANELZA, Sbires.

SANELZA, à *Mad. Manzano* et à *Georgetta*.

Vous serez peut-être la cause de ma mort, je vous la pardonne.

mais si un jour vous reconnaissez votre erreur, souvenez-vous de mes enfans couverts d'opprobre et de leur mère au désespoir.

MAD. MANZANO.

Viens, Georgetta... viens.

( Elle l'entraîne. )

## SCÈNE X.

SANELZA, FERDINAND, quelques Sbiros dans le fond.

FERDINAND, se précipitant dans les bras de Sanelza.

Mon ami, mon cher Sanelza, tu ne conserves donc plus aucun espoir ?

SANELZA.

La vérité n'a pu se faire entendre. Montréal et Relci ont confessé leur crime ; mais vainement ils ont affirmé que je ne suis point coupable... je vais sans doute mourir victime d'une erreur. Tu pleures, cher Ferdinand... allons, un peu de courage, si Dieu m'appèle à lui... il faudra bien que je me résigne. Dans quelques momens, peut-être, tout sera fini pour moi.

FERDINAND, d'une voix entrecoupée par les sanglots.

Pourrais-je te survivre.

SANELZA.

Tu le dois et je l'exige... bientôt tu vas être époux, je suis époux aussi... je suis père... (à part en essuyant une larme.) Grand dieu ! quel héritage je laisserai à mes malheureux enfans : le déshonneur et la misère (haut.) Ferdinand, je réclame de ton amitié un dernier service...

FERDINAND.

Puis-je rien te refuser.

SANELZA.

C'est l'exécution de mon testament. La tâche sera pénible. Quel autre que mon meilleur ami voudrait la remplir. (Il s'assied et se met à écrire.) « Ma chère Louisa, on ne saurait fuir sa destinée. Je devais être assassiné juridiquement. J'aurai du moins subi mon sort avec un courage digne d'un homme tel que moi. Je t'envoie mes cheveux. Lorsque nos enfans seront grands tu les leur

« partageras ; c'est le seul héritage que je leur laisse. Adieu, ma  
 « bonne Louisa ; je pardonne à mes juges, aux témoins qui m'ont  
 « fait condamner et à Alserno pour lequel je vais mourir... Encore  
 « une fois, adieu... J'aurai cessé de vivre lorsque tu recevras ce  
 « billet. » (*Il plie la lettre.*) *à Ferdinand.*) Mais le moment d'une  
 séparation éternelle, peut-être, approche. Ferdinand, je t'en  
 conjure, épargne moi le spectacle déchirant de ta douleur. J'ai  
 besoin de tout mon courage. Le tien t'est nécessaire aussi. Songe  
 aux devoirs qui te restent à remplir. Eloigne-toi avant que les mi-  
 nistres de la mort ne viennent s'emparer de ton ami.

FERDINAND, *s'efforçant de paraître tranquille.*

Non.. Ne crains de ma part aucune marque de faiblesse ; Je suis  
 calme et résigné. (*avec l'accent du désespoir.*) Grand dieu ! Ils  
 viennent... les voilà.

SANELZA.

Ferdinand, Ferdinand !

## SCÈNE XI.

SANELZA, FERDINAND, SORRETTO, MONTREAL, RELCI,  
 Sbières.

*Les deux assassins sortent du tribunal.*

M. SORRETTO.

Le jugement sera bientôt prononcé.

SANELZA.

Monsieur, toutes mes dispositions sont faites.

M. SORRETTO.

Ferdinand, retirez-vous.

SANELZA, *aux chefs des sbières.*

Hélas ! messieurs, ne me privez pas des dernières consolations  
 de l'amitié... (*A Ferdinand.*) Mon cher Ferdinand, si je suc-  
 combe, charge-toi de faire parvenir à ma femme, à mes enfans,  
 cette lettre... Tâche de ménager leur sensibilité en leur apprenant  
 mon funeste trépas, et adoucis leur douleur en les assurant qu'un  
 jour mon innocence sera reconnue, publiée, que le déshonneur  
 qui pèse sur eux disparaîtra, et que ma mémoire réhabilitée pourra  
 leur permettre de m'avouer hautement pour l'auteur de leurs  
 jours.

*Frappés de la résignation de Sanelza, Montréal et Relci s'agenouillent respectueusement devant lui..*

MONTREAL

Nous sommes bien coupables... Notre crime va nous conduire à  
 l'échafaud, nos aveux sincères et répétés ne pourront peut-être

vous sauver; soyez témoin de notre douleur et de notre repentir; nous allons expier nos forfaits, mais pour adoucir nos derniers momens, veuillez nous dire que vous nous pardonnez.

SANELZA, *comme inspiré.*

Malheureux, votre repentir me paraît véritable; au nom du Dieu qui créa et régit l'univers, je vous pardonne, adressez-lui vos ferventes prières, suppliez-le d'oublier vos crimes, éteignez dans vos âmes tous sentimens de haine, de vengeance, implorez-le pour vos ennemis et priez-le même pour mes juges. (*Se retournant avec calme, aux sbires.*) Marchons. (*A Ferdinand.*) Adieu, mon ami, calme ta douleur, console ma famille, si je suis condamné je mourrai innocent, le supplice n'aura rien d'effrayant pour moi, et je suivrai sans murmurer la route que Sirven et Calas m'ont tracée. *Il se place noblement au milieu des Sbires, et toujours suivi respectueusement de Montréal et Relci, il rentre dans le tribunal.*

## SCÈNE XII.

*Au moment où Sanelza se dispose à passer au tribunal, le peuple entre en poursuivant un homme trainé par des Sbires. On entend ces mots... arrêtez, arrêtez, le voilà, le voilà. Tout monde reste immobile en voyant la ressemblance de Sanelza d'Alserno.*

MONTRÉAL, et RELCI montrant Alserno.

Voici notre véritable complice.

FERDINAND.

Avais-je tort de soutenir l'innocence de mon ami.

SORRETTO, à madame Manzano, et à Georgetta.

Malheureuse! vous le voyez, voilà l'assassin, et monsieur Sanelza était votre victime.

GEORGETTA et mad. MANZANO.

Pardon, pardon.

SORRETTO.

L'honneur et la liberté, lui sont rendus.

SANELZA.

O mon Dieu! je te remercie. (*Aux personnes qui l'entourent.*) Oui, mes amis, je suis toujours digne de l'intérêt que je vous inspire. O ma femme, je vais donc te revoir? et vous mes chers enfans, je pourrai vous transmettre un nom sans tache, et vous presser encore sur mon cœur.

## TABLEAU GÉNÉRAL.